

mémoires

Didier Lemarchand 2001

Comme le dit presque la chanson : J'ai la mémoire qui m'branche, je ne me souviens plus demain.

art et mémoire

Il y a 10 ans que nous avons changé de siècle. On aurait pu imaginer que ce saut nous aurait amené symboliquement à nous projeter dans l'avenir. Or rien de tel ne s'est passé : nous n'avons jamais autant parlé de mémoire. On commémore, on panthéonise, on crée des mémoriaux, des historiaux, on essaie de retrouver les copains d'avant, on crée son arbre généalogique. Jusqu'à l'ordinateur qui s'en mêle avec ses diverses mémoires.

Foin de futur, d'utopie. A croire que c'était mieux avant.

Il s'agit d'une impression générale. Deux thèses s'opposent pour préciser ce rapport à la mémoire :

- le politique parle de devoir de mémoire : fiction que l'on crée pour asseoir des choix présents, qui évolue en fonction de l'air du temps,
- l'historien parle de travail de mémoire : reconstitution, construction scientifique qui va évoluer en fonction des dernières découvertes.

Et qu'en est-il de la relation de l'artiste à la mémoire : il n'est ni dans un rapport de pouvoir ni dans une approche scientifique. L'artiste est dans un acte individuel de création de formes. A priori, en donnant l'existence à quelque chose qui par principe n'existait pas avant lui, pourquoi se tournerait-il vers le passé ?

S'il ne fait pas un travail de mémoire, l'artiste est-il travaillé par la mémoire, comment l'est-il, d'où, quand, pourquoi le passé serait-il une source d'inspiration ?

- En quoi l'expérience personnelle de l'artiste peut interagir avec sa création ?
- Quel rapport entretient l'artiste avec ses prédécesseurs ?
- Comment l'artiste s'inscrit-il dans une mémoire qui dépasse son simple domaine, sa subjectivité ?

On ne choisit pas sa madeleine.

Je tiens un blog photo&graphique depuis le 28 décembre 2008 : mes photographies sont accompagnées de textes brefs qui les commentent, les questionnent, les complètent. Elles sont en sorte ma mémoire intime.

Il s'agit d'un travail au quotidien, parallèle à d'autres travaux plus conséquents et pas exclusivement photographiques. Cela implique un travail dans une relation forte au réel, fait d'improvisations spontanées au gré des jours qui passent, à l'inverse de ce que j'avais réalisé jusqu'à présent qui était composé, maîtrisé.

La conséquence pour mon travail a été de deux ordres : son expression est devenue plus spontanée (moins de contrôle, donc moins de censure) et plus directe : écrire m'a empêché de pouvoir, comme je pouvais le faire avec l'image seule, parler de manière allusive, symbolique.

Avec le temps, des récurrences sont apparues, entre autre celles faisant référence à mon passé. Au hasard des rencontres, des évènements, la mémoire est sollicitée, des fragments du passé resurgissent. Ils apparaissent dans la brutalité de leur fugacité, ils ne sont pas reconstruits comme ils le sont dans le cercle familial.

Au jour le jour, je n'ai ni le temps ni surtout le désir de m'interroger sur ces réminiscences, sur la forme qu'elles prennent, sur ce qui les déclenche et les motive. Il s'agit d'être au plus près du présent, de se détacher de toute perspective. Le regroupement de ces photo&graphies, traces d'instant qui regardent rétrospectivement une vie, sera l'occasion de questionner ce qui s'y trame par une double mise en abîme de la mémoire. Leur concaténation devrait en proposer une lecture différente qui m'échappe actuellement, lecture dans un temps démultiplié : non plus un « je me souviens » à la manière de Georges Perec, mais un « je me souviens que je me suis souvenu ». Traversée de trois années de vie et de vision d'un homme ayant passé la cinquantaine et que la conscience d'une fin qui approche, fait remonter à la surface cette enfance à jamais perdue, première expérience de deuil que nous partageons tous.

Mes géniteurs ne sont pas mes seuls parents

Entre leur pillage, leur vénération nostalgique ou la politique de la table rase existe-t-il une possibilité d'exister face aux œuvres du passé ?

Je n'ai pas de réponse ferme et définitive mais quelques repères qui me tiennent lieu de principes directeurs depuis que j'ai été amené à avoir une production artistique :

- J'ai très vite abandonné l'idée que l'on pouvait créer une œuvre ex-nihilo. Je ne suis pas croyant, ce n'est pas pour pouvoir me prendre pour un Créateur.
- Je n'ai jamais craché sur ceux qui m'ont précédé, non pas par modestie mais plutôt par réalisme : tuer le père, c'est prendre le risque, l'histoire nous l'a prouvé, de retrouver dans l'ignorance le grand-père.
- Je me suis toujours méfié de la nouveauté à tout prix, celle-ci devenant la ringardise du lendemain.
- Je n'ai jamais été attiré par la préservation d'un héritage, n'étant pas moi-même un héritier et m'étant toujours demandé pourquoi la création devait se figer à un moment donné.
- Je n'ai pas le goût de la citation par modestie envers l'artiste cité, par refus de l'outrecuidance, et surtout parce que j'estime que la création est loin d'être un jeu d'érudition.

Si il y a, dans mon travail, une référence à une œuvre du passé, ce n'est pas un exercice d'admiration et encore moins celui d'une entreprise de démolissage.

Le plus souvent cela n'a pas été la résultante d'une volonté affirmée. La citation, le clin d'œil se sont imposés à moi comme le témoignage d'un bref plaisir, d'une évocation furtive à laquelle je ne mettais pas de nom (A qui cela me fait donc penser ?).

S'il m'est arrivé de citer en toute conscience, la citation est, dans le résultat, suggestive, lointaine voire invisible à l'œil nu. On se frotte à une culture dont on se sent proche, elle nous conforte dans nos orientations, puis paradoxalement plus on s'en rapproche plus on découvre qu'en fait on en diverge : l'œuvre de l'autre devient source d'une insatisfaction que l'on veut combler. On a amorcé un travail sur soi à travers l'autre pour aller vers ce que l'on a de singulier. Au final l'écart est devenu un espace d'invention.